
M A N U S C R I T

L'INCONNUE DE LA SEINE

de Ödön von Horváth

Traduit de l'allemand (Autriche) par Virginie Bauzou

cote : ALL13N981

Date/année d'écriture de la pièce : 1933

Date/année de traduction de la pièce : 2013

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Ödön von Horváth

L'Inconnue de la Seine

comédie en trois actes et un épilogue (1933)

texte français : Virginie Bauzou

Manuscrit déposé à la SACD

Virginie Bauzou
1 bis, cité Voltaire 75011 Paris
01 43 67 95 48
v.bauzou@wanadoo.fr

Ödön von Horváth
L'Inconnue de la Seine
comédie en trois actes et un épilogue (1933)
texte français : *Virginie Bauzou*

Argument

Une nuit, dans la ruelle où Irene tient son magasin de fleurs, le cambriolage de l'horlogerie voisine tourne mal : Albert, le voyou qu'Irene a quitté, tue involontairement le vieil horloger. Unique témoin du crime, une jeune inconnue qu'Albert a rencontrée par hasard un peu plus tôt alors qu'elle errait devant les boutiques, va lui fournir spontanément un alibi.

Quelques années plus tard, les commerces de la ruelle ont changé. En vitrine est exposé un article de décoration d'intérieur : le masque mortuaire d'une jeune noyée sans identité. Albert, à présent bien installé dans la vie, marié à Irene et père d'un bambin, s'interroge. Ce visage lui en rappelle-t-il un autre ?

Regard sur la pièce

Cette trame aux allures de fait divers, à partir de laquelle Horváth brosse un portrait acide de la petite société réunie par les nombreux personnages, renvoie elle-même à un fait divers – réel ou inventé. Vers le début du siècle dernier, on aurait repêché un jour dans la Seine, à Paris, une jeune « suicidée » dont on ne sait rien. L'empreinte de son visage au sourire énigmatique aurait permis de réaliser un étonnant masque mortuaire. En ont été fait des moulages en série qui ont orné pendant des années les intérieurs parisiens.

Mélo désuet, *L'Inconnue de la Seine* ? Pas tant que ça. C'est là plutôt une pièce bien dans la veine tragi-comique si chère à son auteur. « Comédie en trois actes et un épilogue », précise Horváth. Un épilogue troublant, tout entier bâti autour du masque de celle qu'on a bel et bien appelée « l'Inconnue de la Seine », objet de plâtre que Horváth, fidèle à sa manière de brouiller l'espace et le temps, expose ici bien loin de Paris dans une grande ville qui pourrait être Munich, Vienne ou Berlin.

Plus que le point d'aboutissement de l'intrigue, l'énigme du masque en est le point de départ, cette pièce singulière ayant été imaginée pour prêter un fragment d'histoire à ce visage, et une raison à ce sourire.

Virginie Bauzou

Personnages :

Albert

Silberling

Nicolo

Irene

Emil

Ernst

Theodor, l'homme en deuil

l'inconnue
l'horloger
la concierge
Klara, la fille de la concierge
un policier
l'étudiant du deuxième droite
la femme de l'ingénieur du troisième gauche
la brigade criminelle : l'homme en frac
le médecin légiste
le commissaire
le photographe judiciaire
Mathilde, la logeuse
Lilly, une fille
Lucille
le petit Albert

habitants et habitantes de l'immeuble
passants et passantes

L'action se situe dans une grande ville traversée par un fleuve.

Titre original : **Eine Unbekannte aus der Seine**

Quelques coupures ont été faites, principalement à l'acte III.

En regroupant les rôles, il est possible de jouer la pièce à quinze (dix comédiens, cinq comédiennes) plus une poupée, plus quatre figurants au moins pour les habitants de l'immeuble et les passants.

10 comédiens :

Albert
Silberling / l'homme en frac
Nicolo / Theodor
Emil
Ernst
L'horloger / le médecin légiste
Un policier

L'étudiant
Le commissaire
Le photographe judiciaire

5 comédiennes :

Irene
L'inconnue
La concierge / Mathilde
Klara / Lilly
La femme de l'ingénieur / Lucille

1 poupée :

Le petit Albert

4 figurants minimum :

2 habitants ou habitantes de l'immeuble
2 passants ou passantes

La pièce ayant été écrite en 1933, si l'on situe l'épilogue au début des années trente, les trois actes se passeront donc à peu près cinq ans plus tôt, vers la fin des années vingt.

V. B.

Acte I

Une ruelle. Un vieil immeuble. De part et d'autre de la porte d'entrée, la boutique d'un horloger et un petit magasin de fleurs : roses, tulipes, jacinthes, cactus, lilas – jusque dans la rue. Et du houx.

La fleuriste, patronne du magasin, est blonde, célibataire, et doit avoir autour des vingt-cinq ans. Elle se prénomme Irene. Dans la vitrine de l'horlogerie, toutes sortes de montres et de pendules – des modèles plus ou moins grands, anciens ou neufs. Des pendules à coucou aussi. Et un baromètre.

C'est bientôt le soir. Fin mai.

Scène 1

Albert, un jeune homme, auparavant employé de bureau d'une entreprise de transports, s'avance lentement devant l'immeuble, flanqué de Silberling et de Nicolo. Silberling est un monsieur d'un certain âge. Au premier coup d'œil il fait bonne impression, au second déjà moins. Nicolo n'inspire pas vraiment confiance lui non plus, mais lui d'emblée. Bien qu'il soit habillé comme un gentleman.

SILBERLING : Numéro neuf, le voilà. Plutôt bien, cet immeuble.

ALBERT : Du vieux.

SILBERLING : Je te crois. Et au-dessus de l'horloger, c'est à louer ?

ALBERT : C'est vide.

Un temps.

ALBERT : À peine plus grande qu'une échope, sa boutique. Pour le coffre, c'est tout de suite à droite. Lui, il couche derrière, sur la cour.

NICOLO (*parlant avec l'accent italien ?*) : Et là, c'est la fenêtre de la cave.

ALBERT : Oui.

Un temps.

SILBERLING : Combien, tu dis ? Trois mille ?

ALBERT : Pas moins.

NICOLO : Ça me tente.

Un temps.

ALBERT : Seulement j'y vais pas.

SILBERLING : Qu'est-ce que tu nous chantes ?

NICOLO, *coupant* : Là, comme ça ?

Un temps.

ALBERT : Je vous mets sur des coups, je vous montre où c'est, seulement j'y vais pas.

NICOLO, *railleur* : Tu veux changer de peau ?

SILBERLING *à Albert* : Pas de gamineries, t'entends !

Un temps.

ALBERT : Changer de peau... hum. Facile à dire.

SILBERLING, *ricanant* : Je te crois.

ALBERT : C'est pas pour moi, c'est pour quelqu'un !

NICOLO : Qui ça, quelqu'un ?

Albert ne répond pas.

SILBERLING à *Nicolo* : De ces madones, cherche pas. Qui menace de le quitter, si c'est pas déjà fait...

ALBERT, *avec un petit rire amer* : Gagné.

NICOLO : Pas sorcier.

SILBERLING : Et ça fait un moment qu'elle a quelqu'un d'autre.

ALBERT : Elle a pas quelqu'un d'autre.

SILBERLING : On parie ?

ALBERT : Je joue pas à ça.

NICOLO : Monsieur n'aime pas les jeux de hasard ?

ALBERT : D'accord. On parie ! Cent contre un !

SILBERLING : Le double si tu veux, tope là !

NICOLO : Hé ! tout doux !

ALBERT, *s'emportant* : Qu'est-ce que vous pouvez bien y comprendre, vous deux ?!

Il sort, exaspéré.

Scène 2

Les deux hommes, plantés là, le regardent s'éloigner.

NICOLO : Il peut pas nous faire ça. À deux, c'est raté d'avance.

SILBERLING : On va le revoir, pas de quoi se faire des cheveux.

NICOLO : Une histoire de femme maintenant... Oh ! que j'aime pas ça ! J'en ai connu des femmes...

SILBERLING, *l'interrompant, paternel* : Allons, allons, signor Casanova !

NICOLO, *le fixant droit dans les yeux* : Qu'est-ce que tu sais de moi, blanc-bec ?

SILBERLING : Pas grand-chose.

NICOLO : Tu l'as dit.

Il sort avec Silberling.

Scène 3

Irene sort de son magasin avec Emil, un jeune fiancé à la veille de son mariage. Emil est venu choisir le bouquet de la mariée. Il hume les fleurs exposées dehors. Il hésite. C'est un mélancolique.

IRENE : Les jacinthes, ça sent bon aussi.

EMIL : Un peu sévère.

IRENE : Alors restons-en aux roses, Monsieur Emil. Pour le bouquet de la mariée il n'y a pas mieux. Les roses, ça porte bonheur.

EMIL, *douloureux* : Bonheur ?

IRENE : Bien sûr. On le dit, c'est comme une superstition et moi j'y crois. Pas vous ?

EMIL : Si ça peut vous faire plaisir.

IRENE : À la veille du grand jour, vous ne souriez pas plus que ça ?...

EMIL : Je ne suis pas une tête légère, vous savez. Et puis quoi de plus sérieux que le mariage ? Vous-même, si je ne m'abuse, vous étiez encore fiancée il n'y a pas si longtemps ? D'ailleurs, à ce qu'on dit dans l'immeuble...

IRENE, *le fixant droit dans les yeux* : À ce qu'on dit...?

EMIL : À ce qu'on dit, c'était du beau gâchis.

IRENE : Vous êtes un méchant homme, Monsieur Emil.

EMIL : Cruelle méprise de votre part. Dommage. Si je n'étais sur le point de me marier, c'est vous que j'épouserais – sans rire. Vous êtes d'un heureux naturel, et puis vous êtes dans les fleurs.

IRENE : Trop aimable.

EMIL : Et le houx, c'est combien ?

IRENE : Un tout petit prix.

EMIL : Un peu comme le lilas ? Tiens, au fait, le lilas...

IRENE, *l'interrompant* : Non. Les roses, ça porte bonheur.

Scène 4

Entre Ernst, qui porte sa sacoche. Il est commis voyageur. De l'assurance et de la faconde.

ERNST, *avec un salut* : Salut Emil, bonsoir ! *Il embrasse furtivement Irene sur la joue.* Alors, ce mariage ?

EMIL : Justement, nous en étions à choisir le bouquet de la mariée.

ERNST : Les roses, ça porte bonheur !

IRENE, *à Emil* : Vous voyez !

EMIL : J'entends ça. Eh bien ! soit, va pour les roses. *À Ernst.* On enterre ce soir ma vie de garçon, tu n'oublies pas ?

ERNST : Affaire d'honneur !

EMIL : Mademoiselle.

IRENE, *aigre-douce* : Plein de bonnes choses aux mariés. Et plein d'enfants.

EMIL : Plein d'enfants, oui. Les gosses, ça porte bonheur.

Il passe par le porche de l'immeuble pour monter chez lui.

Scène 5

ERNST, *le suivant du regard* : Toujours à prendre la vie du mauvais côté, ce crétin.

IRENE : Ernst. Combien de fois je t'ai prié de ne pas me faire la bise en public.

ERNST : Parce que tu t'imagines, mon p'tit, que les gens sont aveugles ? qu'ils savent pas que j'ai pris mes habitudes ici, la nuit ? Ils ont tout consigné, les gens, ils sont comme ça. Dieu que je suis fatigué ! Pour ce que j'ai réussi à vendre aujourd'hui encore !... Et toi avec cette mine de papier mâché. Trois semaines bientôt qu'on se connaît, pas une fois je t'ai vue autrement... Je m'en fais pour toi, Irene.

IRENE : Tu es gentil. Mais tu crois que ce n'est rien de quitter quelqu'un si brutalement ?... après plus de deux ans... Ça laisse des traces, Albert, ça laisse une blessure ouverte.

ERNST : Je m'appelle pas Albert. Je m'appelle Ernst.

IRENE : Je te demande pardon.

Un temps.

ERNST : Tu tiens seule ton commerce, tu dois garder un œil sur ta réputation, admetts-le un peu ! Toi avec un gars pareil, un petit rond-de-cuir des transports viré pour malversations ! T'avais pas le choix.

IRENE : Malversations, oui, dans leur jargon. Quand même.

ERNST : Du nerf ! *Il tente de l'embrasser à nouveau sur la joue, mais elle se détourne.* Quoi ? On n'est plus en public, que je sache.

IRENE : Quand même.

Un temps.

ERNST : Et me laver les mains, je peux ?

IRENE : Vas-y. Je m'occupe des fleurs.

Exit Ernst.

Scène 6

Irene arrose les fleurs. Survient Albert. Elle tressaille en l'apercevant et va pour rentrer dans le magasin.

ALBERT : Attends !

IRENE : Laisse-moi, j'ai à faire !

ALBERT : Parfait, je viens.

IRENE : Tu n'entres pas !

ALBERT : C'est bien toi qui dis ça, Irene ?

Un temps.

IRENE : Encore à rôder par ici. Mais laisse-moi donc, à la fin !

ALBERT : Si je m'en fiche !

Scène 7

Theodor, un homme qui vient de perdre un proche, passe en toute hâte, vêtu en grand deuil. Il est plein de drôlerie.

THEODOR : Bonsoir, bien jolie dame ! Un petit rappel en passant : vous n'oubliez pas la couronne, de quoi aurais-je l'air ?

IRENE : La couronne ? Elle a été livrée depuis longtemps.

THEODOR : Chez votre serviteur ? ou bien tout droit là-bas ?

IRENE : Là-bas, monsieur, au crématorium.

THEODOR : Ce qui est mieux encore. Et sur le ruban, on lit... ?

IRENE : « Dernier adieu ».

THEODOR : Chapeau bas ! Bien dit, bien senti ! Bon, tout ça m'a l'air impeccable ! Mais dites-moi, vous en faites une tête pour une dame aussi charmante ! Qui a perdu quelqu'un ici ? C'est vous, peut-être ? Et ce brin d'humour, je l'ai perdu pour autant ? On ne vit qu'une fois, que croyez-vous ? Oh ! et puis moi, ce que j'en dis...

Il la salue et sort.

Scène 8

ALBERT, *le suivant du regard* : Un brin d'humour, ça existe encore.

IRENE, *comme à elle-même* : Le choc que j'ai eu l'autre jour ! Un ami à moi m'a emmenée à son cercle, on y a lu des choses dans les étoiles.

ALBERT : Quel genre d'ami à toi ?

IRENE : Tu ne le connais pas. Tout est tombé juste. Même pour l'avenir.

Un temps.

ALBERT : Un brin d'humour, lui aussi ?

IRENE : Qui ça ?

ALBERT : Cet ami à toi. Le nouveau, les étoiles.

Un temps.

IRENE : Ne me regarde pas comme ça, à quoi bon ?

ALBERT : C'est ta broche que je regarde, ma broche de Venise.

IRENE : Tu veux que je te la rende ?

ALBERT : J'ai pas dit ça.

IRENE : Merci.

Scène 9

Ernst reparait, impatient, sur le seuil du magasin.

ERNST : Irene, tu en mets du temps ! *Découvrant Albert.* Ah ! encore vous ?!

IRENE : Ne t'échauffe pas comme ça, s'il te plaît. Pense à ton cœur.

ERNST : Toi, la paix !

IRENE : Ernst !